

SOMMAIRE

- Edito p.1
- Krzysztof Zanussi, une exigence à partager p.2
- Igaal Niddam ou quand le cinéma éclaire les consciences p.2
- Oslo 31 août de Joachim Trier p.3
- Manoel de Oliveira, une œuvre singulière p.3
- Lettres à Nora - James Joyce p.4
- L'Europe autour de l'Europe, 8^e édition p.4
- Mémoire et devenir
- Hommage au cinéma irlandais

Pour notre bonheur, nous les spectateurs

Le Festival prépare sa 8^{ème} édition. Avec ses partenaires. Ils se sont multipliés, donnant au festival une force qu'il n'avait peut-être pas à ses débuts. Car au début était la volonté de mettre en perspective – comme pour les autres films – l'identité européenne des films de l'Est qu'ici à l'Ouest nous ne connaissions pas, ou mal. On était en 2004 : l'élargissement de l'Union européenne s'accompagnait d'un débat souvent honteux. Fallait-il s'élargir avant de s'approfondir ? Irena Bilic, directrice du Festival, a su dépasser la question en créant un lieu original – c'était en Normandie – où on pouvait découvrir l'autre, celui qui nous arrivait de l'Est, nous aidant ainsi à éprouver l'altérité. Aujourd'hui, l'Est et l'Ouest se mélangent à Paris. Dans l'Union, ils construisent ensemble leur destin, sur le socle de notre civilisation millénaire commune, quelquefois oubliée, traversée par des guerres et des réconciliations, des solidarités et des violences.



Le Festival en est le reflet : 35 pays seront représentés cette année dans 70 films, pour retrouver notre mémoire, et penser notre avenir. La vocation n'est pas perdue de vue : elle s'en trouve fortifiée et attire des partenaires, toujours plus nombreux. Des salles de cinéma, des associations européennes, des fondations d'entreprises, des centres culturels : allemand et italien, norvégien et finlandais, serbe et hongrois, irlandais... accueilleront les films qui nous replongeront dans notre histoire et nous permettront de mieux appréhender notre devenir. Pour notre bonheur, nous les spectateurs. Cette année, l'Irlande sera à l'honneur. Ce pays – qui préside l'Union européenne en ce premier semestre 2013 – est un pays du cinéma universel d'où sont venus John Ford, Neil Jordan, Jim Sheridan... Robert Flaherty a mis la vie de « l'homme d'Aran » en images, et les cinéastes John Huston ou Pat Murphy ont mis à l'écran ses immenses poètes et écrivains, en particulier Joyce que nous découvrirons à l'occasion de plusieurs « soirées-événements » (voir colonne page 3). Sans pouvoir citer la richesse de la diversité du programme, où nous découvrirons des jeunes talents (avec 9 films inédits en compétition), je ne résiste pas à me réjouir de la rétrospective Oliveira, où la vérité de la vie triomphe au cinéma, le contraire du réalisme qui se suffirait à lui-même, mais où se mêlent poésie et beauté (voir en page 3 le bel article de Benoît Chantre). Des soirées que l'on attend avec gourmandise : nos salles seront aussi celles de cénacles avec des séances exceptionnelles où se mélangeront l'image, l'esthétique, la politique, l'épistolaire et la musique... Plus que spectateurs, nous serons alors des acteurs de notre histoire et de notre culture. Je ne saurais trop faire appel à tous les amoureux du cinéma et de l'Europe pour qu'ils soutiennent ce festival et viennent nombreux voir et revoir les œuvres du cinéma européen.

Claude Fischer, présidente de L'AAFEE

Invitation à l'Assemblée générale de L'AAFEE

Participez nombreux !
le 21 février de 18h à 21h

L'ADRESSE
MUSÉE DE LA POSTE

34 Bd de Vaugirard
75015 Paris

- Présentation du programme 2013
- Rétrospective du Festival 2012
- Cocktail de l'amitié

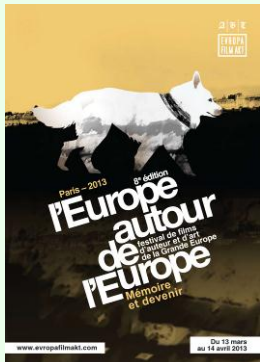
Pour vous inscrire:

contactlaafee@gmail.com

* * * *

Rendez-vous à l'ouverture du Festival

Le 13 mars à 20h
à l'Entrepôt, Paris



Prochainement,
tout le programme
et les lieux du festival
www.evropafilmakt.com

Krzysztof Zanussi, une exigence à partager

Krzysztof Zanussi ? Peu connu en France, il a pourtant à son actif 50 ans de cinéma et plus de 100 films dont des classiques primés à Cannes, Venise ou Moscou... Après des études de physique puis de philosophie, Zanussi entre à l'école de cinéma de Łódź et son premier long métrage (*La Structure du Cristal*, en 1969) lance sa carrière polonaise. Il explore ensuite des terrains de prédilection liés à sa double formation initiale et à une curiosité humaniste : les milieux scientifiques et universitaires polonais, au cœur desquels il filme nos rapports à la vie, au destin et à la mort, les analysant avec acuité et finesse. *Illumination* (1973), film peut-être le plus bouleversant, met ainsi en scène un *anti-héros* malhabile confronté aux études, aux problèmes de couple, de travail puis pris dans une quête aux aspects initiatiques. Ne vous fiez pas à son aspect tranquille et son sourire bienveillant : Zanussi ne cesse, lui aussi, de s'interroger, et ses doutes forment la matière d'intrigues qui nous placent devant des choix moraux et leurs conséquences... Qualité précieuse pour un cinéaste, il fait alors confiance à l'intelligence de ses spectateurs. Il est aussi profondément Européen : l'honnête homme dirige la société de production Tor, est metteur en scène de théâtre en Italie et en Suisse, donne des cours dans plusieurs universités et, depuis fin 2012, est membre de la *European Film Academy* et commandeur de l'Ordre des Arts et de Lettres... Depuis 2009, Krzysztof Zanussi est venu régulièrement commenter et débattre autour de ses films lors du festival *L'Europe autour de l'Europe* (notamment lors de la grande rétrospective qui lui était consacrée en avril 2010). En juillet dernier L'AAFEE a organisé la projection d'*Illumination* en présence du cinéaste, membre d'honneur de l'association. Il sera de retour au Festival 2013 pour un événement attendu : la sortie en France d'un coffret de ses films (édition de Clavis films, partenaire du Festival depuis ses débuts), qui inclura *Camouflage*, *La Constante*, *La Vie de Famille*, *La Vie comme Maladie sexuellement transmissible* et *Persona non grata*.



Krzysztof Zanussi, quelques dates :

- 1939 : naissance à Varsovie
- 1958 : *Droga do nieba* (*Le Chemin du Ciel*), Grand Prix du Festival des films amateurs
- 1969 : *Struktura kryształu* (*La Structure du Cristal*), premier long métrage
- 1973 : *Illuminacja* (*Illumination*), Léopard d'Or à Locarno
- 1984 : *Rok spokojnego słońca* (*L'Année du Soleil calme*), Lion d'Or à la Mostra de Venise
- décembre 2012 : membre de l'Académie du Cinéma européen (EFA) et Commandeur des Arts et des Lettres.

Alain Martin, journaliste et écrivain

Igaal Niddam ou quand le cinéma éclaire les consciences

Le 1^{er} octobre dernier, c'est un Studio des Ursulines bondé qui accueille *Dan et Aaron, Brothers**, d'Igaal Niddam, nouveau membre d'honneur de L'AAFEE. Entre le public et le cinéaste, avec aussi Maurice Ronai, chercheur à l'école des Hautes Etudes en Sciences Sociales et auteur de documentaires, et Claude Fischer, suivit un débat passionné : une soirée initiée par Confrontations Europe en partenariat avec L'AAFEE et Evropa Film Akt, pour continuer à dialoguer, réfléchir, d'un festival *L'Europe autour de l'Europe* à l'autre.

On le dirait tranquille. Il est homme de révoltes. Alliant chaleur et retenue à des images puissantes, sans littérature inutile, Igaal Niddam alarme, renseigne sur des tensions cruciales d'aujourd'hui, ouvre sur des voies généreuses. Son enfance au Maroc, ses onze ans dans l'univers clos d'un kibboutz en Israël et son émigration à Genève, marqueront ses films.

Notamment comme cameraman-réalisateur à la Télévision Suisse Romande, il collabore à une cinquantaine de téléfilms, feuilletons, et séries diverses. Et signe aussi ses propres films, dont trois pour le septième art – tous plusieurs fois primés.

Inspiré par le chantage nucléaire des années 60, et tourné dans un abri anti-atomique suisse, le premier d'entre eux sera *Le troisième cri* (1974). « *Bâtir ces cercueils de béton – pour des nantis, bien sûr – c'était accepter la bombe. C'était révoltant. Mais ce huis-clos, c'est aussi l'évidence que les idéologies trop bien tracées nous enferment, nous assassinent ; pour vivre, il nous faut l'infini.* » Dès 1973 partisan ouvert de la création d'un Etat palestinien, il signe ensuite dans cette ligne *Nous sommes des Juifs arabes en Israël* (1976), un documentaire-événement : la parole, enfin, est à ces Juifs du silence, à ces « *Juifs orientaux qui étaient majoritaires, connaissaient la mentalité et la langue arabes, et auraient pu faciliter les négociations - or seuls les Ashkénazes avaient les postes importants* ».

Mais à ce jour, pour cet état devenu *schizophrénique* dans sa dialectique modernité/tradition, le grand danger interne est ce que dénonce Niddam avec *Dan et Aaron* (2008) : « *Avant 10 ans, l'Etat hébreu court le risque d'être théocratique. Et seules les tensions avec les pays voisins empêchent la guerre civile entre laïcs et religieux* ». Une guerre vue comme « *le terrifiant enjeu de la paix avec les Palestiniens* ». A travers deux frères, l'un laïc, dans un kibboutz, l'autre érudit, Aaron, rabbin défenseur des privilèges d'étudiants de la Torah, deux visions de l'identité israélienne se déchirent, entre *Mère patrie* et *Terre promise*. « *Qu'est-ce qui prime? L'Etat ou la Torah? Comment en choisir un sans affaiblir l'autre ?* » s'interroge Aaron, aux prises avec ses croyances. Igaal Niddam s'indigne : « *Les religieux sont 1 million (plus de 12% de la population). Avec des rentes à vie, pour eux, et leurs 7 à 10 enfants. Et pas de travail, d'impôts, ni de service militaire. Que faire des 65 000 rabbins issus chaque année des écoles ? Où construire les yeshivot qui prolifèrent ?* » Jusqu'à présent, les gouvernements ont eu besoin des religieux pour leurs coalitions. « *Mais ces derniers bloquent les réformes vers une séparation de l'Etat et du religieux – et refusent aussi le partage de la Palestine* ». Un espoir ? Peut-être : « *Attendons les résultats des prochaines élections à la Knesset (20 janv. 2013).* »

Et pour son prochain film ? « *Une histoire d'amour et la fracture d'une séparation, sur fond de deuxième guerre mondiale. Avec en propos, un questionnement sur l'art et la barbarie.* » Nous ne saurons pas tout. Il nous faudra patienter pour être de nouveau interpellés, impliqués, par le biais d'images sûrement une fois encore, tout aussi humaines que percutantes.

Claude Olga Infante, rédactrice en chef de la Lettre de L'AAFEE

*Prix du Public : Cinémas Tous Écrans Genève 2008 -- Prix du Public : Mostra de Valencia 2009.

Deux FIPA d'Or : meilleure interprétation féminine (Shelly-Orna Fitoussi), et masculine (Aaron-Baruch Brenner) - FIPA Biarritz 2009.

Prix de la ville d'Amiens : Festival International du Film d'Amiens 2009.

Jeunes talents, jeunes spectateurs

Oslo 31 août, de Joachim Trier

Jeune réalisateur norvégien, Joachim Trier s'était fait remarquer par son premier film, *Nouvelle Donne* (2006), en mettant en scène les désarrois existentiels et les péripéties de deux jeunes écrivains aux prises avec la création littéraire et le succès. Il confirme son talent en signant *Oslo 31 août* (2011)*, une adaptation du roman *Le Feu Follet* de Drieu La Rochelle, présentée parmi de nombreuses œuvres de jeunes cinéastes lors du festival *L'Europe autour de l'Europe* 2012. Ce deuxième film de Joachim Trier est plus introspectif et plus lent. Nous y retrouvons Anders Danielsen Lie (Anders), acteur non professionnel et touchant d'authenticité, en toxicomane dépressif suivant une cure dans un centre hospitalier. Le film débute sur une tentative manquée de suicide. Désabusé, Anders regagne le centre hospitalier où on lui autorise une sortie d'une journée à l'occasion d'un entretien d'embauche dans un journal d'Oslo. Cette journée sera le cadre de l'errance d'Anders, fantôme effacé et rongé par le spleen, dans une ville mélancolique et pleine de souvenirs, où se croisent différents protagonistes, et autant de chances pour le jeune homme de reprendre le goût de vivre et de construire.

Anders est l'exemple type du poète maudit : intelligent, talentueux et créatif, séduisant sans chercher à l'être, sensible et autodestructeur. Le cadre d'Oslo, ville à la fois vibrante et agréable à vivre, forme un contraste saisissant avec son découragement passif. Anders est un « voyant » que la clairvoyance étouffe, un antihéros en proie à la désillusion, dans un environnement qui rappelle le théâtre tragique : une action, un lieu, un temps précis où s'opère la catharsis.

Toutefois, la comparaison au drame grec s'arrête là. Car Joachim Trier a évité le piège du fatalisme lourd et de la victimisation à outrance. *Oslo 31 août* n'est pas un film sur l'enfer de la toxicomanie. La drogue et la dépression servent de toile de fond à un conte, que le réalisateur ponctue de scènes subtiles empreintes de poésie silencieuse et de nostalgie.

Jeremy Le Gal, membre de L'AAFEE

* avec Anders Danielsen Lie (Anders), Hans Olav Brenner (Thomas), Ingrid Olava (Rebecca).

- Grand prix du jury long-métrage européen et prix Jean Carmet d'interprétation masculine pour Anders Danielsen Lie au 24^{ème} festival [Premiers Plans d'Angers](#).

- Grand prix au Festival international du film de Stockholm de 2011.



© DBM, F. Charmeux



Chaque année, les choix de la direction artistique réservent des surprises aux spectateurs du Festival, et même aux plus avertis.

Cette année, les projections à L'Entrepôt du 13 mars au 14 avril, les films en compétition (avec 9 inédits), la mise à l'honneur de l'Irlande avec 10 films et des soirées lecture, concerts... la rétrospective Oliveira avec 4 films à l'affiche, s'accompagneront de la toute nouvelle section de Science fiction européenne, et représenteront un kaléidoscope de films et sensations variées autour du thème « Mémoire et devenir ». On (re)trouvera parmi les grands classiques, Henning Carlsen, Rainer Werner Fassbinder, Pier Paolo Pasolini, Neil Jordan, Ettore Scola, Peter Watkins, Živojin Pavlović, Karpo Godina, Lucian Pintilie, Krzysztof Kieslowski, Krzysztof Zanussi, Kira Muratova..., et on découvrira de jeunes cinéastes.

Des « soirées-événements » rythmeront le festival :

- hommage au cinéma irlandais avec Neil Jordan, notre invité d'honneur.
- lecture des lettres de James Joyce à Nora au Musée de La Poste (voir l'encadré ci-contre), avant la projection du film *Nora* de Pat Murphy avec Ewan McGregor et Susan Lynch.
- rencontre exceptionnelle avec notre ami Krzysztof Zanussi, à l'occasion de la sortie d'un coffret de cinq de ses films.
- concert avec Barry Douglas, le grand pianiste et chef d'orchestre irlandais.
- présentation à l'Institut italien d'un jeune écrivain italien et de sa traduction d'« Ulysse » de Joyce, avant la projection d'une des mises en scène du roman.
- projection de *Just the Wind* de Benedek Fliegauf (Ours d'Argent Festival de Berlin 2012) à l'Institut hongrois suivi du « Szandai Project », concert de musique tzigane.
- débat animé par Benoît Chantre autour de *Le Mystère du printemps* de Oliveira, cette incroyable mise en scène de la passion du Christ par des paysans portugais, transcendés par les textes de l'Évangile.
- remise du « Prix Sauvage » par un Jury d'exception avec la participation d'un invité « surprise ».

Retrouvez sous peu le programme des soirées dans votre catalogue et sur le site d'Evropa Film Akt.

Manoel de Oliveira, une œuvre singulière

Notre Association Recherches Mimétiques, qui chemine avec Confrontations Europe depuis maintenant trois ans, est partenaire de la Rétrospective Manoel de Oliveira, organisée lors du prochain festival de cinéma *L'Europe autour de l'Europe*. C'est à ce titre que nous avons pris en charge la soirée consacrée à la projection du chef d'œuvre oublié de Oliveira, *Le Mystère du printemps (O Acto da Primavera)* réalisé en 1963.

Ce film est le deuxième long-métrage du réalisateur portugais. Inaugurant une œuvre singulière, qui surprit les critiques voulant voir en ce cinéaste prometteur un « réaliste », il met en scène un texte du XVI^e siècle, *Auto de Paixão*, de Francisco Vaz de Guimarães, que les paysans de Curalha interprètent chaque année, en plein air, pendant la semaine sainte. Soudain réapparu, lors du festival de la Cinémathèque française consacré à Oliveira en octobre 2012, ce film sur la Passion du Christ, qui valut à son auteur d'être inquiété par le gouvernement de Salazar, frappe par sa puissance et sa maîtrise.

Tenant à la fois du documentaire et du cinéma d'auteur, il débute par la lente mise en place d'un mystère joué depuis 4 siècles par des paysans portugais. Nous assistons ainsi à la préparation de ce rituel, puis à sa mise en place et à son déroulement. Les images s'imposent, l'une après l'autre, par leur beauté, transformant des trognes paysannes en figures de Piero della Francesca – ceci malgré les remarques ironiques de spectateurs venus assister, au début du film, à cette curiosité ethnologique. Servi par un regard exceptionnel, le drame monte alors progressivement, prend forme et se transforme en un somptueux polyptique, où défilent, les unes après les autres, les scènes de la Passion – jusqu'à la crucifixion et l'ensevelissement du Christ. Oliveira risque alors un passage au noir et blanc afin de montrer, dans la béance du tombeau, l'explosion de la bombe de Hiroshima et les corps brûlés de ses victimes.

C'est donc à une traversée du rituel pascal que le spectateur est invité. Les touristes amusés du début du film laissent finalement place à l'effroi de chacun d'entre nous, *personnellement* dénoncé dans sa responsabilité propre et son refus du Royaume. Parfaits exemples de modèles intérieurs et non d'acteurs de cinéma, les paysans *habités* par le drame qu'ils donnent à voir et que l'œil de la caméra saisit dans une énergie picturale, contrastent ainsi, dès le début de l'œuvre de Oliveira, avec les acteurs de *L'Étrange Affaire Angélica* présenté à Cannes en 2010 – où l'on voit Isaac, un jeune photographe juif de la région de Porto appelé par des notables d'une vieille famille catholique, venir faire le portrait d'une jeune fille décédée. L'image fixe du visage de la morte se met alors à sourire à son auteur – tant au moment du cadrage des photographies que du développement des clichés – au point de finir par hanter le photographe et le conduire à la folie. De l'habitation à la possession, de l'inspiration mystique et communautaire à l'exaltation maladroite et individuelle, c'est toute la montée de la mélancolie moderne que l'œuvre d'Oliveira nous aura ainsi donné à voir.

Le destin de cette œuvre cinématographique consonne de manière significative avec l'œuvre de René Girard dont les travaux de notre association cherchent à développer les intuitions centrales. Commencée en 1961, soit deux ans avant *Le Mystère du printemps* de Oliveira, cette œuvre s'est achevée en 2007, trois ans avant *L'Étrange affaire Angélica*, par une réflexion apocalyptique d'une rare intensité, *Achever Clausewitz*. La perspective mimétique adoptée dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, qui étudiait le passage d'un régime de médiation externe (admiration de modèles transcendants donnés par la culture) à un régime de médiation interne (rivalité à l'égard de modèles à portée de main), soit les étapes d'une pathologie croissante des relations humaines dans les sociétés modernes, interprète de façon très neuve la montée de l'égalitarisme démocratique, et repose ultimement la question de l'*imitatio Christi*, comme seule voie de sortie du nihilisme.

Comment déjouer en effet la possession croissante de tous les individus par des modèles qu'ils ne peuvent plus admirer, sinon par l'accès à une dimension « intime » de l'imitation, celle-là même qui donne à voir l'invisible dans le visage du plus faible, de la victime contre laquelle ne pourra plus se refaire l'unité d'aucun groupe ? Comme le « cinématographe » de Robert Bresson, l'œuvre de Manoel de Oliveira saisit l'urgence absolue de ce nouveau regard.

Benoît Chantre, philosophe et écrivain, président de l'ARM

<http://www.rene-girard.fr/mimetique>

Lecture de lettres choisies avec Bruce Myers, comédien, avant la projection du film « Nora » de Pat Murphy.
Musée de La Poste le 27 mars 2013 à partir de 19 heures.

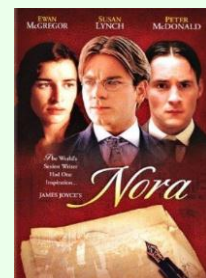
Ils se rencontrèrent en 1904 et s'aimèrent à la folie*

Nora Barnacle, que Joyce rencontra en 1904, deviendra l'épouse du grand écrivain James Joyce en 1931. Elle joue un rôle essentiel dans la création des grandes figures féminines de l'œuvre joycienne. On la retrouve ainsi derrière Gretta Conroy (« Les morts », Dublinois), Bertah (Les Exilés), Molly Bloom (Ulysse), et Anna Livia Plurabelle (Finnegans Wake). Ces figures renvoient toutes en écho au mystère de la féminité, dont Nora représentait pour Joyce le modèle vivant à travers ses infinis avatars.

Les lettres de James à Nora se concentrent sur deux grandes périodes. Il y a d'abord 1904, l'année de leur rencontre qui prit pour Joyce une telle importance, que la grande journée d'Ulysse, le 16 juin 1904 correspondrait à un de leur premier rendez-vous. C'est une chronique émouvante de la naissance d'une passion amoureuse, avec ses envolées romantiques, ses moments de doute et ses morsures de jalousie. L'autre moment fort va d'août en décembre 1909. Joyce est à Dublin et Nora est restée à Trieste. Cette séparation va donner naissance à une série de lettres qui, par leur franchise sexuelle et parfois leur obscénité, sont un extraordinaire document sur les relations du couple, sujet qui obsédait les auteurs de la fin de l'époque victorienne et du début de la période moderniste, de Thomas Hardy à D.H. Lawrence.

James Joyce : Lettres à Nora. Collection Rivages, Paris 2012.

*Voir l'article de Philippe Sollers dans le Nouvel Observateur du 31 mai 2012 « Joyce amoureux et obscène »



Mémoire et devenir ou la temporalité au cinéma

Chaque film est nécessairement une approche du temps. Une action, une histoire, un sentiment, un espace, une image, tout se déroule et tout dure, tout est rythme et tempo.

Mémoire et Devenir est donc le thème de la huitième édition du Festival *L'Europe autour de l'Europe* 2013. Ce motif permet de développer la problématique de la temporalité au cinéma en montrant les différents procédés du traitement du temps ainsi que la problématique de l'histoire, de la mémoire et des projections dans l'avenir des sociétés, des peuples et des individus. Le Festival 2013 présentera des cinéastes, auteurs dont le temps est la préoccupation stylistique et philosophique majeure, tels l'Irlandais, cinéaste et écrivain, Neil Jordan, ou Rainer Werner Fassbinder, l'emblématique, le cinéaste du temps compliqué de l'Allemagne après la guerre. Le cinéma de Manoel de Oliveira nous révélera son Portugal qu'il regarde depuis plus d'un siècle.

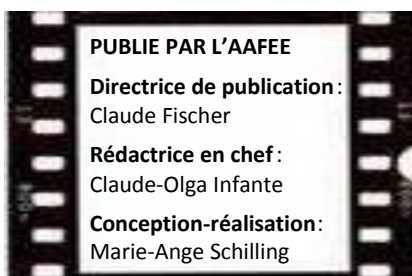


Irena Bilic et Manoel de Oliveira

Les films ont toujours eu une influence sur leur époque parce qu'ils pressentent l'avenir, aussi bien les perspectives de société que les sensibilités des individus. Des générations entières imitent, s'approprient les modes de penser, de se comporter, de s'habiller, de vivre que les cinéastes ont vus et montrés avant les autres. Les cinéastes les plus radicaux ont réalisé des films de science fiction, tandis que tant d'autres aujourd'hui nous livrent quelques éléments de réponse sur notre condition et notre devenir. Les Nordiques sont lucides et poétiques. Les documentaristes suisses affrontent directement les sujets tels Atome ou Temps. Les Russes gardent la capacité de surprendre. Ceux des Balkans sont en prise avec le présent de la transition, de la crise et des vestiges de la toute dernière guerre européenne. L'Europe centrale reste un laboratoire de réflexion sur le temps – entre les empires et les empires déchués, dans l'Europe de maintenant.

Irena Bilic

Extrait de l'article paru dans [Confrontations Europe, La Revue n°100](#) de Janvier-Mars 2013 – page 41.



L'Europe autour de l'Europe - 8^{ème} édition Hommage au cinéma irlandais

Le choix du cinéma irlandais répond parfaitement au thème du Festival *L'Europe autour de l'Europe* N°8, « Mémoire et devenir », car le passé toujours mêlé au présent est bien là aussi dans le devenir de l'art irlandais et de l'Irlande.

Cette Irlande faite de sagas mythologiques, de Celtes et de Vikings, d'une occupation par la Grande-Bretagne et de sa conversion au christianisme. Des cours d'histoire dans le désordre surgit un magma de pseudo connaissances, de vagues souvenirs : l'Acte d'Union et le Home Rule, l'émigration massive en Amérique, la « Grande Famine », le combat pour l'indépendance, l'infini douloureux et absurde de la guerre civile, l'IRA, Sinn Féin et le Bloody Sunday, Protestants et Catholiques et la sacrée violence sacrée ! Dieu merci demeurent le folklore indestructible des pubs et de la tourbe, des Celtes et de la Guinness, le tempérament et les cheveux de feu, la Sweet Molly Malone et la beauté incomparable des vallées de Galway. Les stéréotypes ont du bon. Sans oublier le mystère de la langue gaélique avec l'abondance des noms propres. Conchobar ou le chien de Cúchulainn. Erin-go-Bragh ! Liberty or Death.

On retrouve la terre ferme avec les oeuvres de Joyce, Yeats, Beckett ou Francis Bacon. Quatre prix Nobel en littérature tout de même pour les Irlandais (1923 William Butler Yeats, 1925 George Bernard Shaw, 1969 Samuel Beckett, 1995 Seamus Heaney). La cinématographie irlandaise fait partie de celles qui s'appuient fortement sur la tradition littéraire. Des films irlandais ou qui traitent de l'Irlande m'étaient restés en mémoire profonde : *Les gens de Dublin* de John Huston, *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick, *L'homme tranquille* de John Ford, *La fille de Ryan* de David Lean, *Au nom du père* de Jim Sheridan. Les deux premiers font partie des 10 films que je préfère, de tous ceux que j'ai vus. Tous sont des adaptations d'oeuvres littéraires.

Même si pour le cinéaste Jim Sheridan l'Irlande va « d'une société verbale à une société visuelle » et son cinéma aussi, la relation à la langue demeure une constante pour les auteurs cinéastes irlandais.

D'où la joie d'accueillir Neil Jordan, invité d'honneur du Festival, écrivain, auteur de *Angel*, *The Miracle*, *La Compagnie des loups*, *The Crying Game*, *Michael Collins*, *The End of the Affair* et d'autres films faits à Hollywood. Des oeuvres dont la déstabilisante poésie vous entraîne sur un terrain de haute voltige, en un vertige dans lequel toute certitude des identités bascule – identités sexuelles, raciales, nationales. Jordan installe cette atmosphère « d'un érotique possible, d'un sens du besoin réciproque et de l'identification qui pourrait sans aucun doute être salvateur pour le protagoniste ». Pour capter la beauté et la mort, chose impossible, il construit des mythes dans la modernité du présent irlandais et européen.

La Irish Film Board, principal producteur de films irlandais, avait annoncé et a réalisé une augmentation très significative de son budget, avec 5 000 nouveaux emplois pour l'année 2012. Le cinéma irlandais se porte à merveille. Puisse *L'Europe autour de l'Europe* vous en donner l'aperçu par la présentation de films de jeunes auteurs.

Et qu'après ce voyage le désir de l'Irlande ne vous quitte plus.



Neil Jordan



Irena Bilic, directrice artistique du Festival

Adhrez et souscrivez à L'AAFEE

pour soutenir ce festival européen qui mérite d'élargir ses réseaux et son public

Adhrez à partir de 50€ (20€ pour les étudiants) ;

- vous serez membre actif et recevrez votre carte/pass, avec le catalogue complet du Festival ;
- vous aurez un accès gracieux à toutes les soirées-débats du Festival ;
- vous bénéficierez de tarifs préférentiels pour toutes ses activités décentralisées ;
- vous recevrez notre newsletter.

Souscrivez pour son développement.

Comment adhérer ou souscrire ?

Renvoyez le bulletin (à télécharger sur le site <http://www.evropafilmakt.com/2012/aafee>) avec votre règlement.

Vous recevrez en retour votre carte de membre et un reçu.

Pour tout renseignement, contactez :

Christine Bonnery : Tél: +33 6 89 91 48 73 / laafee@yahoo.fr



CARTE DE MEMBRE 2013